

LE MONOTHÉISME EST-IL MEURTRIER ?

ND de la Trinité, 01/03/20

Sous ce thème, je vous propose une conférence introductive au cycle sur Christophe Lebreton : pourquoi ?

- D'abord parce que Tibhirine nous donne l'exemple d'un dialogue inter-religieux – entre représentants de deux « monothéismes ».
- Ensuite parce que ce dialogue a été initié à une époque et dans un pays où la terreur et l'assassinat se revendiquaient du monothéisme de l'islam.

On peut incriminer les islamistes en les distinguant de l'islam, ou au contraire l'islam en disant qu'il n'y a qu'une différence de degré entre l'islam et les islamistes et que l'islam est violent par nature. Mais ce n'est pas mon propos de discuter de cela aujourd'hui : il me semble qu'il faut remonter plus haut que ce débat car aujourd'hui pour toute une intelligentsia c'est le monothéisme comme tel qui est sur le banc des accusés – et avant tout le monothéisme biblique.

Introduction : le monothéisme, voilà l'ennemi

▪ Jusqu'à une époque récente, le monothéisme était considéré comme le stade le plus développé de la religion.

Aujourd'hui il est courant de voir cela mis en doute et de voir au contraire dans le monothéisme « non un progrès mais une régression » (Serge Bramly, écrivain) : « Les monothéismes (*noter le pluriel*) ont ce double défaut de se croire un progrès par rapport aux cultes qui les ont précédés et de s'exclure l'un l'autre. Leur propagation se fait toujours aux dépens des autres religions, qu'il fallait éradiquer... Rome accueillait avec bienveillance de nouveaux dieux, tant qu'ils ne dérangent pas le fonctionnement de l'empire. »

L'opposition intellectuelle au monothéisme gagne en virulence. En 2003 dans *Le prix du monothéisme*, l'égyptologue allemand Jan ASSMANN jugeait l'intolérance constitutive du monothéisme, mais y voyait également une avancée majeure de civilisation dans la mesure où le monothéisme libérait l'homme de la servitude à l'égard du monde et à l'égard de l'État : le monde est désacralisé, et le souverain ne peut plus s'auto-diviniser. Mais en 2008 Jean SOLER, dans *La violence monothéiste* (de Fallois), va plus loin que le simple fait de dire que la violence est l'essence même du monothéisme. Il prétend en faire la théorie.

- Selon lui, l'aspiration à l'unité est naturelle à l'esprit humain, et la pensée binaire aussi. Mais la Chine et la Grèce antique tenaient les contraires pour complémentaires et interdépendants (par exemple en Chine le Yin et le Yang), et valorisaient la mesure, le juste milieu, la synthèse de ce qu'il y a de bon dans chacun des contraires, entretenant la « passion de connaître » plutôt que l'« interdit de savoir ».

- À l'inverse, ce qu'il appelle le « monisme » choisit l'un des contraires contre l'autre : celui qui est considéré comme positif doit éliminer celui qu'on considère négatif. « Il ne suffit pas d'avoir un seul dieu ; il faut détruire les dieux des autres. Ni de former un peuple uni autour d'une doctrine unique ; il faut supprimer les opposants et les dissidents. »

▪ Voilà donc le monothéisme, et le monothéisme chrétien avant tout (car on redoute du côté des juifs d'être taxé d'antisémitisme, et du côté des musulmans d'islamophobie, alors que contre les chrétiens tous les coups sont permis) accusé d'être *la* source de toutes les violences : enfin on a trouvé l'origine du mal ! Le caractère caricatural du discours sur un polythéisme fantasmé,

censé représenter la tolérance, la bienveillance et l'ouverture à la diversité même, devrait alerter sur la réalité de cette recherche éperdue de bouc émissaire.

À ce propos on peut reprendre les remarques de Paul Valadier¹ :

Le « tard venu » selon le mot de Nietzsche [le « tard venu » en l'occurrence est le critique contemporain, postmoderne, du monothéisme] est persuadé de sa supériorité sur l'ignorance et le fanatisme – pour employer le langage de la philosophie des Lumières –, et il l'est à ce point qu'il pense pouvoir « écraser l'infâme » sans dommage, d'une part parce que, à ses yeux, « l'infâme » n'est qu'un être abstrait et non une personne vivante qu'il côtoie et qu'il blesse, d'autre part parce qu'il est tellement assuré de sa vérité que ses jugements lui semblent forcément justes (...) Or, par là-même, il exerce cet impérialisme du vrai qu'il reproche tant aux autres. En réalité, le « tard venu » est revenu de tout parce qu'il n'adhère à rien par toutes les fibres de son existence ; il pense pouvoir prendre distance parce qu'il n'est de nulle part, notamment en matière religieuse ; il s'estime en droit de ridiculiser toutes les croyances parce qu'il n'en assume aucune (du moins le croit-il) (...) Il est donc capable, sans doute en toute innocence, de confondre toutes les religions dans une même réprobation, manifestant ainsi une ignorance et des préjugés qui le classent du côté de cet obscurantisme qu'il exècre.

De fait, les critiques contemporains des grandes religions, en bons représentants de la post-modernité, adhèrent tous à un principe qu'ils ne songent aucunement à interroger : ce principe, c'est que la question de Dieu, et par conséquent de la vérité religieuse, *ne se pose même pas*. Par là ils incarnent fort bien le « tard venu » de Nietzsche qui, se croyant libre de toute croyance, n'en adhère que plus fortement aux dogmes de sa raison.

Mais le plus important, pour ne pas tomber nous-mêmes dans le travers que dénonce Paul Valadier, est avant tout de *définir de quoi on parle* quand on parle de monothéisme. Et ce n'est pas si difficile que cela.

1/ Monothéismes et création

Contrairement à une idée très répandue, le monothéisme ne se caractérise pas par l'affirmation qu'il n'y a qu'un seul Dieu : quand on creuse un peu, on se rend compte que toutes les religions visent un seul principe, et il n'est pas étonnant que l'affirmation monothéiste se soit développée progressivement en Israël. Ce qui caractérise le monothéisme, c'est l'idée de la *création*.

La création purifie radicalement l'idée que l'homme se fait de Dieu. Elle signifie en effet que tout ce qui existe provient d'une décision libre, et que rien de ce qui existe n'est dieu ou n'est divin : « au commencement Dieu *créa (bara)* le ciel et la terre ».

En schématisant à l'excès, on peut dire que d'une certaine façon il n'y a dans l'humanité que deux courants religieux, deux métaphysiques – et cela, même si nous en distinguons trois, mais le courant intermédiaire n'est pas vraiment original comme nous allons le voir.

1/ En premier lieu, les *religions de l'immanence*, ou *panthéismes*, qui nous viennent surtout de l'Orient et qui confondent Dieu et le monde : tout est divin. Et à cette conception du divin correspond toute une conception de l'humain et de sa vocation.

▪ Il y a partout du *divin* mais il n'y a pas à proprement parler de sujet personnel qui s'appellerait Dieu. Tout ce qui existe est une seule réalité dont chacun de nous n'est qu'une parcelle, une petite palpitation à la surface. C'est l'image bouddhiste de la vague et de l'océan : la vague n'existe pas par elle-même, elle n'en finit pas de se composer et de se recomposer, mais la seule chose qui existe est l'océan divin.

¹ Dans *Études* 2003/6 (tome 398), p. 755 à 764.

▪ De là découle une conception de l'individu très différente de la civilisation européenne. Dans le bouddhisme et les religions de l'Inde², la personne humaine n'a pas d'existence par elle-même, elle est appelée à se dissoudre dans l'océan divin – de même que dans l'océan les vagues n'existent pas à proprement parler ; elles se composent et se dissolvent sans cesse. Dans cet esprit, la vocation de l'homme ne peut consister qu'à se dissoudre dans le grand tout du milieu divin.

Le New Age est un panthéisme à l'occidentale, mais c'est quand même un panthéisme.

2/ Le courant intermédiaire est un pseudo monothéisme.

Le pharaon égyptien Amenhotep IV, plus connu sous le nom d'Akhénaton (XIV^e siècle avant JC), est parfois présenté comme l'inventeur du monothéisme. De fait, Akhénaton (son nouveau nom : « celui qui sert Aton ») s'est tourné vers un dieu unique Aton pour récupérer à son profit la puissance et la richesse du clergé de Thèbes. Mais Aton n'est pas transcendant au monde : il n'est qu'un élément du monde, le soleil divinisé. La religion d'Akhénaton est un *hénothéisme* (l'affirmation d'un seul dieu), mais elle n'est pas le monothéisme :

Akhénaton dit bien dans son hymne au Soleil : « Toi, seul Dieu, en dehors duquel il n'en existe point d'autre! », [...] mais il y a, entre ce monothéisme et la révélation monothéiste de la Bible, une différence essentielle. En tant que soleil divinisé, Aton reste immanent au monde ; Yahvé, lui, le transcende³.

▪ Le véritable monothéisme : religion de la **transcendance** ou de la **création**.

Les monothéismes qui se sont développés essentiellement en Occident ne se définissent donc pas simplement par l'affirmation que Dieu est unique, mais par l'idée de création – cette idée étrange selon laquelle *le monde, la nature n'est pas Dieu*. La création « désenchante le monde », selon le mot de Romano Guardini : tout se passe comme si Dieu avait en quelque sorte « tiré l'échelle » entre lui et le monde en le créant.

La conséquence pour l'homme de ce changement de perspective est gigantesque : il se voit *confier son propre destin*. Il a la responsabilité de sa vie et il doit décider de ce qu'il en fait (c'est très différent de la tragédie grecque). Ce qui fait dire à E. Levinas que la création « libère l'homme de Dieu » et rend possible « l'athéisme », dont il donne la définition suivante : « On peut appeler *athéisme* cette séparation si complète que l'être séparé se maintient tout seul dans l'existence sans participer à l'être dont il est séparé⁴. » On peut en effet dire que créer, c'est poser un être hors de soi, de telle sorte qu'il puisse exister sans le soutien constant de son créateur.

2/ L'unique monothéisme de l'alliance et des alliances

▪ Mais le dernier mot de la création dans la Bible n'est pas la séparation, la distance entre Dieu et la créature. La Bible ne pose la distance que pour mieux la surmonter, non par la *confusion* païenne du « tout divin », mais par la *relation*.

L'expérience d'Israël est en effet celle d'un peuple avec qui Dieu, tout en restant transcendant, a voulu entrer en relation. Avant même d'affirmer Dieu comme *créateur*, Israël l'a expérimenté comme *Sauveur* : « J'ai vu, oui j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte. J'ai entendu

² L'« hindouisme » n'existe pas comme tel : la grande religion de l'Inde est le bouddhisme. Quand Comte-Sponville affirme que le bouddhisme est une religion sans dieu, il a raison pour 5% du bouddhisme, mais le bouddhisme populaire est religieux.

³ Alfons DEISSLER, « Le Dieu qui transcende le monde », in : *La révélation de Dieu dans l'Ancien Testament, Mysterium Salutis* n°5, chapitre IV (« Attributs et comportements de Dieu »), Paris, Cerf 1970, p. 321-322.

⁴ Emmanuel LEVINAS, *Totalité et infini*, Martinus Nijhoff, La Haye 1971, p. 29.

son cri devant ses oppresseurs ; oui, je connais ses angoisses. *Je suis descendu pour le faire monter* » (Ex 3, 7-8)⁵.

▪ Le Dieu d'Israël est donc un Dieu qui surmonte sa propre transcendance en se tournant vers ses créatures, et qui le manifeste d'abord en *s'adressant à elles*, ce qui le distingue du dieu des philosophes, qui est muet (le dieu d'Aristote par exemple). Jusque-là il n'y a pas de différence entre la Bible et la Coran, sauf sur un point : dans le Coran, on ne sait pas ce qui pousse Dieu à prendre la parole, et à vrai dire rien ne l'y pousse car il cesserait d'être transcendant s'il y était poussé par quelque chose. Dans le récit biblique de l'Exode, c'est sa *pitié* pour son peuple qui l'y pousse. On a ainsi le paradoxe, évacué par l'islam, d'un Dieu transcendant qui est capable de se laisser émouvoir, non seulement quand son peuple est malheureux, mais même quand il l'est par sa faute : « Comment t'abandonnerais-je, Éphraïm, te livrerais-je, Israël ? Mon cœur en moi se retourne, toutes mes entrailles (*rahamim*) frémissent. Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère ; car je suis Dieu et non pas homme, au milieu de toi je suis le Saint, et je ne viendrai pas avec fureur » (Osée 11 ? 8-9).

▪ Cette parole de salut, parole *efficace* puisqu'elle a libéré le peuple esclave en Égypte, devient, dans l'expérience du désert, une parole *prescriptive* avec le don de la Loi. Le but du don de la Loi, c'est que l'homme devienne saint comme Dieu est saint – qu'il ressemble à Dieu dans sa manière de penser et d'agir (Jésus dira : « soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait »). Ce *pacte* entre Dieu et l'homme, qui traite l'homme comme un partenaire et vise à transformer l'homme pour le rendre semblable à Dieu, s'appelle *l'alliance*. L'alliance est tout à fait spécifique du Dieu de la Bible : la religion d'Israël n'est pas seulement un monothéisme, elle est un monothéisme de *l'alliance*. Elle est même LE monothéisme de l'alliance, car il n'y en a pas d'autre qu'elle qui présente cette caractéristique.

Le monothéisme de l'islam, apparu au VIIe siècle de notre ère, est certes un monothéisme puisqu'il croit en un Dieu créateur. Mais c'est un monothéisme de nature philosophique⁶, qui récuse l'idée d'alliance et place Dieu à une distance infinie par rapport à l'homme. Dans l'islam il n'y a pas d'alliance possible, car cela reviendrait à dénier à Dieu sa transcendance. Et l'homme ne peut pas non plus être à l'image de Dieu : l'altérité existe à l'état pur, elle n'est pas surmontée.

C'est pour cette raison que le monothéisme de l'islam est une religion du Livre, non de la Parole. Le Livre énonce des devoirs, une loi qui s'impose à l'homme ; la Parole amorce un dialogue (et un dialogue amoureux) entre Dieu et l'homme. C'est certes Dieu qui a l'initiative de ce dialogue, mais c'est un vrai dialogue parce qu'il interpelle des *libertés*, avec la possibilité de l'acceptation ou du refus.

3/ Le monothéisme de l'alliance et la violence

▪ On relève avec complaisance la violence dans la Bible pour montrer, sans aucune difficulté, qu'elle est omniprésente (comme la sexualité et comme l'argent – les « trois concupiscences » de 1 Jn 2, 16 – celle de la chair, celle des yeux, celle de la richesse). Le livre biblique le plus incriminé est le livre de Josué, où il semble bien que la violence soit bénie par Dieu et même ordonnée par lui. Quant aux psaumes, le genre « imprécatoire » y fait florès, comme dans les textes dits « d'exécration » des civilisations avoisinantes, égyptienne en particulier.

Une fois effectuée l'opération qui consiste à mettre sur un pied d'égalité toutes les religions en affirmant qu'elles prônent et justifient toutes la violence, on les exhortera toutes à revisiter leurs textes sacrés et à en expurger ce qui invite à la violence. Au nom de ce principe, on proclamera l'urgence d'un « désherbage » de la Bible, dont il ne subsisterait plus qu'une épure

⁵ Le verset 8 (« je suis descendu pour le faire monter ») résume en fait toute la Bible !

⁶ Apparenté à l'Un du néoplatonisme, ou encore au Dieu d'Arius qui « n'est pas engendré ».

humanitariste énonçant une série de « valeurs » non violentes, anti-racistes, anti-machistes et anti-homophobes, de façon à surmonter ainsi toutes les différences inter-religieuses dans un texte sur lequel tous les humains pourraient enfin s'entendre. Ce qui est clair, c'est qu'après ce laminage aboutissant à faire de l'humanité une abstraction, la Bible ne serait plus la Bible mais une annexe de la déclaration des droits humains, et que Dieu, unique ou non, en aurait été expulsé.

▪ La vraie question n'est pas celle de la violence, elle est de savoir *ce que le texte sacré fait de la violence*. Dans des textes qui parlent de l'humanité telle qu'elle est, il est assez logique qu'on retrouve de la violence, car la violence fait partie, qu'on le veuille ou non, de la condition humaine (comme le sexe et comme l'argent). Il est même assez logique qu'on retrouve sans cesse la tendance inhérente à l'humanité à mettre Dieu au service de la violence, car le péché fait flèche de tout bois et recherche sans cesse sa propre légitimation. Mais la vraie question est de savoir ce que la religion de l'alliance fait de la violence.

Ce que nous constatons, c'est qu'elle la laisse s'extérioriser, et dans une certaine mesure se déployer, et même dans une certaine mesure se justifier, parce *qu'elle prend l'humanité telle qu'elle est et non telle qu'elle devrait être*. Mais si l'on considère la révélation biblique dans sa totalité et surtout dans son long déploiement historique, on y trouve un *travail de Dieu sur l'humanité*, qui en passant par la loi du talion conduit jusqu'à l'amour des ennemis proclamé et mis en pratique par Jésus. À l'inverse, l'opération qui consisterait à expurger la Bible jusqu'à en faire un texte intemporel, traiterait la liberté et la responsabilité humaines comme si elles étaient données d'emblée et n'avaient pas besoin d'une éducation et d'une transformation pour devenir vraiment humaines. La grande leçon de cette patiente éducation de l'humanité par Dieu, c'est que nous ne naissons pas encore humains, nous avons à le devenir.

La présence de la violence dans la Bible, et l'invitation à prier à partir d'elle, montre que ce long processus se répète dans la vie de chaque personne. Les saints ne sont pas nés saints, mais ils le sont devenus. Si chrétien que je sois, je ne suis pas encore pleinement « évangélisé » : « il y a encore un homme de l'Ancien Testament qui vit et parle en moi et autour de moi »⁷. Mais il y a plus encore :

Les passages en question nous rappellent en outre que le cœur de la prière biblique est l'expression d'une lutte et d'un combat permanent pour la justice de Dieu contre l'injustice du monde. Ce combat n'est pas dans les idées. Il engage des personnes et des puissances de ce monde. Toute la vie de Jésus fut une lutte contre le Prince de ce monde. Le choix baptismal est une lutte des fils de Lumière contre les puissances des ténèbres, du mal et du péché⁸.

Autrement dit : si l'Écriture abrite en son sein la violence, c'est non seulement parce qu'elle prend l'humanité telle qu'elle est, mais aussi parce qu'elle nous oblige à accepter que notre vie soit traversée par un *combat spirituel* qui passe à l'intérieur de chacun de nous. Par conséquent, nous ne devons pas seulement nous accommoder de la violence qui la traverse : nous devons *nous l'approprier* et prendre notre part de ce combat.

Vouloir la défaite du mal, c'est vouloir qu'il n'y ait plus d'impies ni de pécheurs. Nous ne pouvons pas vouloir autre chose. C'est ce que Jésus a voulu lui-même. Ses malédictions sont au moins aussi fortes que celles des psaumes. Nous ne pouvons pas non plus nous retirer du combat. Jésus ne l'a pas fait, et il en est mort.

Mais en entrant dans cette lutte et en la disant, nous ne prétendons jamais juger ni condamner des « personnes », ce qui revient à Dieu seul (...) La ligne de front passe d'abord au-dedans de nous-même. Les imprécations et malédictions peuvent toujours tomber sur la part de moi-même qui résiste au Règne de Dieu. Elle passe de même au cœur de ceux qui m'entourent, dont je veux le bien et dont je demande que le mal soit extirpé. Elle passe aussi – et c'est là une interprétation traditionnelle – entre la puissance de l'Esprit de Dieu et de ses anges et les puissances de Satan et de ses démons. « Car nous n'avons plus à lutter contre la chair et le sang, mais contre les

⁷ Paul BEAUCHAMP, « Une prière chrétienne », postface à la Traduction œcuménique du psautier, Cerf 2000, p. 354.

⁸ *Idem*.

dominations, les autorités, les princes de ce monde de ténèbres, les esprits méchants des régions célestes » (*Ep* 6, 12)⁹.

Le monothéisme de l'alliance n'efface pas de manière magique le combat spirituel que l'homme doit livrer. Il manifeste que *Dieu lui-même s'est engagé dans ce combat* : non seulement il n'a pas laissé l'homme livrer seul son combat et le perdre, mais il en a fait son propre combat et nous y a associés. C'est pourquoi pendant le Carême l'antienne du psaume invitational nous fait dire chaque jour : « les yeux fixés sur Jésus-Christ, entrons dans le combat de Dieu ».

Il nous reste maintenant à aborder la question du spécifique du monothéisme chrétien : il est de nature *trinitaire*. En quoi cela nous éclaire-t-il plus avant sur la réponse de la foi chrétienne à la question de la violence ?

3/ Le monothéisme trinitaire et la violence

Le monothéisme de l'alliance met en lumière la relation, le partenariat entre Dieu et *l'autre que Dieu* (la créature). La révélation de la Trinité manifeste que Dieu est en lui-même relation : il n'y a pas seulement l'autre que Dieu, il y a aussi *l'Autre en Dieu*.

- La violence signe l'échec de la relation parce qu'elle refuse à l'autre l'existence, ou au moins parce qu'elle ne lui concède qu'une existence subordonnée et l'instrumentalise (c'est la relation maître-esclave) : la violence, c'est moi contre l'autre et moi sans l'autre. Les Personnes divines, au contraire, n'existent que comme relations¹⁰ : le Père n'est *que* paternité, le Fils n'est *que* filiation. La relation n'est pas en elles un accident (comme pour nous, qui devenons un jour père ou mère) : si elle cessait d'exister, la Personne divine disparaîtrait.

On ne répètera jamais assez que notre conception de la *personne*, avec la dignité qui est la sienne et le respect qui lui est dû, provient en droite ligne de la théologie trinitaire. Dans l'antiquité pré-chrétienne, la personne n'existe pas : les individus n'ont d'existence que par la fonction qu'ils occupent dans une collectivité humaine. C'est pour cette raison qu'Aristote affirme que l'esclave ne participe pas à l'humanité, puisqu'il ne jouit pas du statut de citoyen.

- On peut aller plus loin encore : si l'autre *que* Dieu, la créature, existe, c'est parce qu'existe l'Autre *en* Dieu. Pour le dire autrement : si Dieu est créateur, c'est parce qu'il est Père : dans son amour éternel il fait exister son Fils, mais dans une surabondance de générosité, il suscite, en son Fils, par son Fils et pour son Fils « une multitude de frères » (*Rm* 8, 29). Le monothéisme chrétien ne peut être un monothéisme meurtrier, parce qu'il est foi en un Dieu qui est en lui-même vie, et surabondance de vie.

Par conséquent, autre chose est le constat que le monothéisme chrétien n'a évangélisé qu'imparfaitement les chrétiens eux-mêmes et les civilisations chrétiennes (ce dont l'histoire et notre propre vie nous donnent sans cesse la preuve), autre chose d'en imputer la faute au monothéisme chrétien comme tel.

⁹ Paul BEAUCHAMP, article cité, p. 354-355.

¹⁰ Saint Thomas d'Aquin définira les Personnes divines comme des « relations subsistantes ».

Quelques réflexions complémentaires

1/ Sur le péché des chrétiens

Il serait absurde de nier qu'il y a eu dans l'histoire une *violence des chrétiens*, parce que le péché habite les chrétiens comme les autres membres de l'humanité : c'est pour cette violence que S. Jean-Paul II, déjà, a demandé pardon, au nom de la solidarité historique qui fait des membres de l'Église une seule famille. Mais s'il y a eu malheureusement une *violence des chrétiens*, il n'y a pas de violence chrétienne. Il y a une cohérence fondamentale entre le précepte « aimez vos ennemis » et l'affirmation que « Dieu est amour ».

2/ Sur la prétention à la vérité

- Les accusateurs du christianisme sont indisposés par l'affirmation de la *vérité* de la foi chrétienne : notre époque ne supporte pas qu'une vérité se donne comme absolue. Les affirmations de la foi chrétienne sont, certes, exclusives d'affirmations contraires : si le Christ est vraiment ressuscité, le contraire n'est pas vrai ; s'il est le seul Sauveur, les autres fondateurs de religions sont respectables mais ne nous sauvent pas ; s'il y a un seul Dieu, il n'y en a pas plusieurs ; si Dieu est Trinité, il n'est pas monolithique, etc.

Mais cette prétention à la vérité n'est pas propre à la foi chrétienne. Les affirmations scientifiques (et parfois pseudo-scientifiques) élèvent la même prétention, et notre époque a une propension à *croire* qu'il ne peut y avoir de vérité autre que scientifique.

- À vrai dire, la question n'est pas celle de la vérité, mais de notre rapport à elle : nous pouvons avoir raison dans ce que nous disons, et nous tromper dans notre manière d'avoir raison, car, dit le concile Vatican II, « la vérité ne s'impose que par la force de la vérité elle-même ».

En outre, la vérité chrétienne n'implique pas que tout le reste est du domaine de l'erreur : dans sa recherche de Dieu, l'humanité ne fait pas que se tromper, car l'Esprit Saint travaille en elle, ainsi que le Verbe de Dieu.

Le travers consistant à ne voir qu'erreur hors du christianisme est le *dogmatisme* ; le travers inverse, consistant à dire que tout se vaut, est le *relativisme*. Il s'agit de ne tomber dans aucun de ces deux écueils.

3/ Est-il légitime de viser l'unité du genre humain ?

Il est à peu près sûr que *l'universalisme* est un fruit du monothéisme.

- Le paganisme ne vise pas l'unité du genre humain : les divinités païennes sont d'ailleurs des divinités locales, jamais universelles, même si on leur cherche des équivalents ailleurs (Jupiter correspond à Zeus, etc.). Changer de pays, c'est donc changer de divinités comme on change de monnaie ou d'unités de mesure. L'originalité du Dieu de la Bible, au contraire, est d'accompagner ceux qui croient à sa parole : il n'est pas *numen locale*, Dieu des lieux, mais *numen personale*, Dieu des personnes.

Ce Dieu va donc entrer en conflit avec les dieux locaux : en effet, s'il accompagne Abraham partout où il passe sans que sa puissance diminue, il est tout autant chez lui en Canaan ou en Égypte qu'à Ur en Chaldée. Il s'impose aux dieux de l'Égypte, il est plus fort qu'eux, ils ne sont rien devant lui : « Qui est comme toi parmi les dieux, Seigneur ? Qui est comme toi, éclatant de sainteté, redoutable en ses exploits, auteur de prodiges ? » (*Ex 15, 11*). C'est ainsi qu'on passera progressivement de l'idée d'une *supériorité* du Dieu des Hébreux à l'idée d'une *exclusivité* de ce Dieu, par exemple dans le second Isaïe (45, 20-22) :

Assemblez-vous et venez ; approchez ensemble, réchappés des nations. Ils sont dans l'ignorance, ceux qui portent leur idole de bois et qui invoquent un dieu qui ne sauve pas. Appelez-les, faites-les approcher, et qu'ils se consultent ensemble ! Qui a fait entendre ces choses dès le commencement, et depuis longtemps les a annoncées ? N'est-ce pas moi, le

Seigneur ? Il n'y a pas de Dieu en dehors de moi ; je suis le Dieu juste, et il n'y a pas d'autre sauveur que moi. Tournez-vous vers moi, et vous serez sauvés, vous tous habitants de la terre, car je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre.

C'est cela qui rend Israël inassimilable parmi les peuples conquis : les Romains élevaient volontiers des temples aux dieux des nations qu'ils avaient défaits, mais comment juxtaposer aux autres divinités un Dieu qui les exclut toutes ?

▪ Mais en même temps que s'affermait l'*unicité* du Dieu d'Israël, s'affermait aussi l'*universalité* de son alliance avec la création.

À l'intérieur de la révélation biblique, il n'y a pas à vrai dire une alliance, mais *des* alliances (« tu as multiplié les alliances », dit la PE IV). Elles vont du général au particulier, puis du particulier à l'universel, et l'on voit bien qu'elles visent l'universel comme leur terme ultime. Au Dieu unique, en effet, correspond une unique humanité, mais ce n'est pas une humanité monolithique.

Le modèle totalitaire d'unité est celui de Babel, celui que Dieu empêche justement de se réaliser. Car l'unité de Babel est en contradiction totale avec le projet de Dieu tel qu'il s'est exprimé dans les premières alliances, toutes universelles : l'alliance de création et l'alliance « noachique » (*Gn* 9), première alliance de l'humanité rachetée, que Dieu conclut avec tous les êtres vivants (« quand l'arc sera dans la nuée, je le verrai et me souviendrai de l'alliance éternelle qu'il y a entre Dieu et tous les êtres vivants, en somme toute chair qui est sur la terre », *Gn* 9, 16). Cette alliance « noachique » est établie entre Dieu et *les nations* : il accepte de passer par la diversité des nations (*goyim*) et par leur forme restreinte de solidarité pour amener un jour à l'unité « les enfants de Dieu dispersés » (*Jn* 11, 52).

Noé nous est donné surtout comme le prototype des grandes figures religieuses qui sont à l'origine des religions traditionnelles des païens. Il s'agit, soit de ces fondateurs immémoriaux dont nous parlent les diverses mythologies, soit des fondateurs historiques des grandes religions tels que Zarathoustra, Bouddha, Lao-Tseu ou Confucius. Le sacrifice de Noé après le déluge, que Dieu agrée (cf. *Gn* 8, 20-21), signifie le fondement des cultes traditionnels¹¹.

C'est la part de vérité des religions non révélées qu'a reconnue le concile Vatican II dans son décret *Nostra Aetate*, en disant qu'elles « apportent souvent un rayon de la vérité qui illumine tous les hommes ». Et il est significatif que ce soit à *partir d'un approfondissement dans la connaissance de la Parole de Dieu*, et non pour pactiser avec les idées du monde, que le concile ait dit cela.

¹¹ Jean-Miguel GARRIGUES, *Le dessein de Dieu à travers ses alliances*, Éditions de l'Emmanuel 2003, p. 147.